

— **Epithètes.** Tendre, frêle, naissant, jeune, gracieux, charmant, vermeil, entr'ouvert, épanoui, fermé, hâif, précoce, printanier, tardif, paresseux, pâle, languissant, mourant.

— **Encycl.** — Bot. Le bouton n'est autre chose qu'un bourgeon peu avancé et se présentant à l'œil comme un petit corps arrondi, souvent un peu allongé et qui n'a point encore commencé à s'ouvrir. Nous avons donné, au mot BOURGEON, tous les détails nécessaires. V. ce mot.

— **Techn.** Des épines végétales, des os de poisson, de brochettes de métal, des rubans ou des lacets ont d'abord servi, suivant les temps et les lieux, à réunir les différentes pièces du costume. Les boutons ne sont venus que plus tard, mais on ignore à quelle époque : on sait seulement que leur invention est très-moderne. La fabrication de ces petits instruments forme aujourd'hui une industrie très-importante, qui met en œuvre les matières les plus diverses, principalement le bois, la corne, l'ivoire, les métaux et la terre à porcelaine. Les uns sont nus, tandis que les autres sont recouverts d'étoffe. Ces derniers, que l'on appelle généralement *moules de bouton*, se font presque exclusivement avec du bois ou avec des rebuts d'os ou de corne. A l'exception de ceux de corne, de métal et de porcelaine, tous les boutons se fabriquent au tour : seulement la disposition de l'outil varie suivant qu'ils doivent avoir un seul trou au centre ou en avoir plusieurs, comme c'est le cas le plus ordinaire. Pour les boutons de corne, on découpe la matière première en rondelles, que l'on ramollit dans l'eau bouillante et que l'on comprime ensuite fortement dans un moule pour leur donner la forme voulue. Les boutons métalliques s'obtiennent de plusieurs manières, suivant le métal employé. On fait ceux d'étain ou d'un alliage de laiton et d'étain par les procédés du coulage ; tantôt on exécute en même temps la rondelle et la queue, tantôt on ne coule que la rondelle et l'on y soude après coup la queue. Les boutons de laiton pur ou de cuivre doré ou argenté se font avec des disques découpés dans des plaques amenées par le laminage à l'épaisseur convenable, puis estampées au balancier : on y fixe la queue par la soudure. Les boutons dits *semi-métalliques* se fabriquent par les mêmes procédés. Ils se composent de deux rondelles de cuivre ou de tôle mince entre lesquelles est pincée une rondelle de toile, et dont la supérieure, ayant un diamètre un peu plus grand que l'inférieure, est sertie sur celle-ci. Les diverses espèces de boutons qui précèdent sont tellement soumises aux caprices de la mode, que, dans l'espace d'une cinquantaine d'années, une seule maison de Paris en a livré au commerce plus de six cent mille variétés. Les boutons de porcelaine, ou boutons en pâte céramique, sont une conquête de l'industrie contemporaine. Ils ont été créés, en 1840, par l'Anglais Prosser ; mais, en 1845, le fabricant français Félix Bapterosse est parvenu à les produire à si bon marché que, depuis cette époque, les Anglais trouvent plus de profit à s'approvisionner chez lui qu'à fabriquer eux-mêmes. Il y a deux espèces de boutons : des boutons *strass*, qui se font avec du feldspath pur, et des boutons *agate*, qui se font avec un mélange de feldspath et de phosphate de chaux. Dans les deux cas, on ajoute un peu de lait à la pâte pour lui donner du liant. Cette pâte se travaille avec une presse qui moule cinq cents boutons à la fois, et qu'un ouvrier fait fonctionner deux ou trois fois par minute. A mesure qu'ils sont moules, les boutons viennent se ranger sur une feuille de papier, que l'on porte ensuite dans un four construit sur le même principe que les fours usités dans les cristalleries : dix minutes suffisent pour que la cuisson soit complète. Les boutons de porcelaine sont naturellement blancs, mais on peut les teindre dans la masse en introduisant dans cette masse des oxydes métalliques appropriés. On peut aussi, quand les besoins de la consommation le demandent, les orner par impression de toute espèce de dessins.

— **Boutons de la hiérarchie chinoise.** En Chine, tout le personnel des fonctionnaires publics est partagé en neuf rangs (*pin*), subdivisés chacun en deux classes, première et seconde, ce qui forme dix-huit classes ou catégories. Ces rangs et ces classes ont pour marques distinctives des globules de différentes matières et couleurs, que les Européens appellent des boutons, et que les titulaires portent au sommet du bonnet officiel. Voici, d'après le *Journal* de van Braam, le tableau de ces boutons, en allant du rang le plus élevé au dernier : — 1^{er} rang : 1^{re} classe, bouton d'une pierre précieuse pourpre foncé, arrondi et à six pans ; 2^e classe, le même, de forme allongée ; — 2^e rang : 1^{re} classe, bouton de corail ciselé, arrondi et à six pans ; 2^e classe, le même, de forme allongée ; — 3^e rang : 1^{re} classe, bouton de corail uni, arrondi et à six pans ; 2^e classe, le même, de forme allongée ; — 4^e rang : 1^{re} classe, bouton d'une pierre précieuse bleue transparente, arrondi et à six pans ; 2^e classe, le même, de forme allongée ; — 5^e rang : 1^{re} classe, bouton d'une pierre bleue opaque, arrondi et à six pans ; 2^e classe, le même, de forme allongée ; — 6^e rang : 1^{re} classe, bouton de cristal ou de verre blanc transparent, arrondi et à six pans ; 2^e classe, le même, de forme allongée ; — 7^e rang : 1^{re} classe, bouton de cristal ou de verre blanc opaque, arrondi et à six pans ;

2^e classe, le même, de forme allongée ; — 8^e rang : 1^{re} classe, bouton d'or ou doré, arrondi ; 2^e classe, le même, plus petit ; — 9^e rang : 1^{re} classe, bouton d'argent ou argenté, arrondi ; 2^e classe, le même, plus petit. L'empereur porte pour bouton une grosse perle fine.

— **Méd.** Sous la dénomination de boutons ont été désignées plusieurs affections cutanées de nature fort différente, mais ayant pour caractère commun la présence à la peau de petites élevures, ordinairement rouges, arrondies ou acuminées. Le langage scientifique, plus rigoureux, a réservé le nom de bouton, d'après Alibert, à de petites élevures cutanées, isolées, arrondies, très-peu douloureuses, qui ne sont qu'une altération légère de l'épiderme et qui se terminent, au bout d'un temps très-court, par une desquamation furfuracée. Les autres altérations pathologiques, désignées vulgairement sous le nom de boutons, se rapportent aux tubercules, aux vésicules, aux pustules et aux papules.

— **Bouton d'Alep.** C'est une affection cutanée, très-rarement observée en France, mais qui règne à l'état endémique, non-seulement à Alep, mais à Bagdad et dans plusieurs autres villes de Syrie. Elle est caractérisée par le développement d'un tubercule cutané qui intéresse toute l'épaisseur du derme, s'ulcère au bout de quelques mois et laisse une trace cicatricielle indélébile. Le bouton d'Alep se distingue en bouton mâle et bouton femelle ; le premier est unique, le second est entouré d'autres petits boutons moins volumineux. L'affection débute par une saillie du derme, large comme une lentille, qui se convertit, au bout de trois mois, en un tubercule assez gros entouré d'un érythème douloureux ; enfin, à sa troisième période, le bouton est devenu une ulcération large de 0 m. 1 à 0 m. 8, qui se recouvre de croûtes humides et se termine enfin en laissant une cicatrice indélébile et difforme.

Le bouton d'Alep attaque indistinctement tous les sexes et sévit à tous les âges ; les habitants des localités dans lesquelles il est endémique en sont presque tous affligés, et les étrangers, au bout d'un temps de séjour plus ou moins long, lui payent leur tribut. C'est ainsi qu'il peut se montrer dans les pays occidentaux, car il arrive que le voyageur qui a séjourné à Alep, pendant un temps souvent fort court, emporte le germe de la maladie, qui ne se développe quelquefois que plusieurs mois après. Le bouton d'Alep ne récidive pas ; il constitue une véritable affection spécifique de la peau des mieux caractérisées. Il est inoculable et non contagieux, peu douloureux du reste ; le seul inconvénient qu'il entraîne avec lui, c'est la présence de la cicatrice difforme qui succède à l'ulcération. Cependant les traitements actifs qu'on lui a opposés se sont montrés plus nuisibles qu'utiles ; de simples applications émollientes conviennent infiniment mieux. Toutefois, la cauterisation par le fer rouge du tubercule, avant la suppuration, peut être utile pour régulariser et rendre moins apparente la cicatrice.

Les causes productrices du bouton d'Alep sont toujours fort obscures. On a invoqué particulièrement l'insalubrité des eaux du Coik, petite rivière qui baigne les murs d'Alep. D'après Willemm, l'influence des eaux du Coik est hors de doute ; le bouton d'Alep sévit sur tous les habitants de la ville qui font usage de ces eaux, sur les étrangers et les campagnards qui viennent y séjourner, tandis qu'il épargne les paysans sédentaires des campagnes environnantes et tous ceux qui s'abstiennent de l'usage de ces eaux. L'eau du Coik, analysée par M. Bussy, n'a cependant rien présenté, dans sa composition chimique, qui puisse expliquer la production d'un mal aussi étrange, si ce n'est une matière organique encore mal définie.

— **Bouton de Biskra, bouton de Biskara ou de Cochinchine.** C'est une affection analogue à la précédente. Le bouton de Biskra apparaît sur la face ou les membres ; il est ordinairement unique ; quelquefois plusieurs boutons existent chez le même individu. Il est caractérisé par le développement d'un tubercule rouge, saillant, violacé, qui apparaît sur la peau, s'ulcère et se recouvre de croûtes épaisses en s'entourant de bords saillants et taillés à pic. Après deux mois de durée environ, l'ulcère commence à entrer dans le travail de réparation et se comporte comme les ulcères de nos contrées. Sa durée totale est de deux à huit mois.

L'étiologie du bouton de Biskra est aussi obscure que celle du bouton d'Alep ; il est probablement identique à l'ulcère de Mozambique. Le traitement consiste dans l'usage des antiscrofuleux et des antisyphilitiques : l'iodure de potassium à l'intérieur, les applications iodées externes et la compression avec l'emplâtre de Vigo sont les moyens curatifs les plus efficaces. L'action de ces médicaments sera toujours secondée par le changement de climat.

— **Métall.** Bouton d'essai ou de fin. On appelle ainsi le résidu de la prise d'essai sur un lingot, une monnaie ou un objet d'or et d'argent, dont on veut connaître le titre par le mode d'essai appelé *couppellation*. La partie de métal essayée, lorsqu'elle est en fusion et que le plomb a entraîné le cuivre dans les pores de la coupelle, reste à l'état de goutte liquide, ayant la forme d'un bouton presque

sphérique. Refroidi, nettoyé de la litharge qui y adhère, ce bouton donne à peu près exactement le poids du fin contenu dans la quantité essayée. On verra, au mot ESSAI, que ce mode d'opérer, ayant été reconnu défectueux, a été abandonné pour l'essai des monnaies, et remplacé par le procédé découvert par M. Gay-Lussac et connu sous le nom d'essai par la voie humide.

— **Hist.** Les boutons, qui le croirait ? eurent jadis la guerre entre eux. Grande rivalité s'éleva entre les boutons de drap et les boutons de soie, et quoique ces derniers eussent pour allié Louis XIV, le vainqueur de toute l'Europe, leur triomphe ne fut pas assuré. Voici à quelle occasion eut lieu cette guerre des boutons. Louis XIV, voulant favoriser le débit des étoffes de soie, défendit, en 1694, de se servir de boutons d'étoffe pour les habits, au lieu des boutons de soie employés jusqu'alors. En vain on réclama de tous côtés, le lieutenant général de police tout le premier, contre un édit aussi arbitraire, le roi ne voulut rien entendre ; il fit répondre par son chancelier qu'il voulait être obéi en cela comme en toute autre chose, et ordonna de confisquer tous les habits neufs et vieux où il se trouverait des boutons d'étoffe, et de condamner à l'amende les tailleurs qui les auraient fabriqués. A propos de cette mesure vexatoire, qui ralentit l'essor du commerce loin de le favoriser, un curieux rapprochement peut être fait, qui montre bien que l'arbitraire a toujours été en contradiction avec les principes d'une bonne économie politique. Dans les considérants de son édit, Louis XIV disait : « Nous avons été informé du préjudice que cause dans notre royaume l'usage qui s'est introduit, depuis quelque temps, de porter des boutons de la même étoffe que les habits, au lieu qu'auparavant ils étaient pour la plupart de soie, ce qui donnait de l'emploi à un grand nombre de nos sujets. » A Rome, c'est encore ce système protectionniste qui est en usage. Il y a deux ans, un industriel demanda l'autorisation d'établir une scierie mécanique ; on la lui refusa sous prétexte que ce serait réduire à la misère les scieurs de long ; par la même raison, il n'est pas permis de photographier les tableaux et autres œuvres d'art, ce qui porterait un trop grand préjudice aux artistes qui vivent de reproductions et de copies.

L'expérience des chemins de fer a démontré combien de semblables craintes sont vaines et puériles, et prouvé que la liberté d'initiative et d'exécution peut seule permettre à l'industrie d'atteindre un complet développement.

— **Bouton (HISTOIRE D'UN),** ouvrage de fantaisie humoristique, qui a paru sous le nom de *Piotre Artamon*, sans doute un pseudonyme.

Ce livre, dirigé surtout contre les ridicules des Allemands, raille agréablement leur manie de tout exagérer et de faire d'une mouche un éléphant, leur sentimentalité rêveuse et leurs aspirations philosophiques vers l'absolu. Les Allemands ne sont pas seuls atteints par les traits de cette spirituelle satire ; la bureaucratie moderne, avec ses écritures, ses rapports interminables à propos du plus léger incident, y est très-finement tournée en ridicule. Le cavalier Johann-Théodore-Habacuc-Népomucène Teufelsfurz s'aperçoit un soir, en se déshabillant, que le bouton de son uniforme portant le n° 9 lui manque. Il s'abîme dans des réflexions sans fond pour savoir où il l'a perdu ; après deux heures de longues méditations, il se rappelle que ce bouton s'était retourné sur sa queue, de sorte que le 9 paraissait un 6, et que c'est une très-bonne chose qu'il soit tombé. Il s'endort sur ses deux oreilles, résolu à aller, dès le lendemain même, faire un rapport à son caporal. Ce caporal, nommé Immerdust, était occupé à faire des vers pour une Lisbeth quelconque, en buvant force chopas de bière, quand le cavalier Teufelsfurz vint lui faire son rapport oral sur la perte du bouton. « Immerdust, après avoir gravement écouté pendant une demi-heure, réfléchit pendant une autre demi-heure, employa une troisième demi-heure à expliquer au cavalier du bouton perdu qu'il y avait lieu à faire un rapport en règle par écrit, bien circonstancié, l'affaire étant d'une gravité exceptionnelle. » Le cavalier s'en va trouver le maître d'école Miao, qui lui rédige un rapport en quatre grandes pages sur cet événement inouï et contraire à la moralité. Le caporal Immerdust, ayant reçu ce rapport avec toute la morgue qu'un supérieur doit manifester envers son inférieur, s'occupe à son tour de rédiger le sien. Mais comme, en même temps, il copiait dans Schiller des vers pour la femme de son colonel, dont il était amoureux, les mots de *secret*, de *nuît*, de *mystère* se mêlent au rapport, qui dit que la sécurité de la Confédération germanique est compromise, et que le Gaulois est aux portes de l'Allemagne. Le sergent Pierre-Paul-Oscar von Bierfasz, à qui le caporal Immerdust présente le rapport ainsi fait, était loin d'être un homme ordinaire. Il avait le talent d'avaler, coup sur coup, vingt-quatre chopas de bière, pendant que midi sonnait à la tour de l'Hôtel de l'hôtel de ville de Manheim, ce qu'il consolidait ensuite, par manière de passe-temps, de vingt-quatre saucisses et d'autant de bouchées de salade aux pommes de terre, fortement vinaigrée et poivrée. Bien entendu,

ce n'était jamais lui qui payait les frais de ce tour de force. Il en était au quatorzième saucisson lorsque son brossier lui remit la missive du caporal Immerdust. Il s'en alla rêver à cette affaire, qui lui parut grave, et, comme il était un homme pratique, il conclut qu'il fallait porter chez les Français l'épouvante dont ils menaçaient l'Allemagne et s'emparer de Paris par un coup de main adroit. En conséquence, il rédigea son rapport, et s'empressa de le remettre au lieutenant, le baron von Grubelkopf Dummloch. Celui-ci, qui était un grand savant, mettait la dernière main à une thèse en dix volumes, qui prouvait clair comme le jour que l'homme était une grenouille perfectionnée ; aussi, comprenant l'importance des pièces qui lui étaient remises, il en fit une analyse qui ne tenait pas moins de deux cent quarante-six feuilles écrites très-serrées, et les remit au capitaine Reitpeltische, patriote farouche, qui les développa à son tour et les transmit au major, Son Altesse Sérénissime prince régnant von Steis Steir. Steis Lumpen Betmold Schorsteinburg. Ce dernier comprit la gravité des circonstances, il en fit part à son ami le pasteur Schwetzer, avec qui il passait toutes ses journées à boire silencieusement de la bière, en laissant échapper toutes les demi-heures cette exclamation profondément philosophique : « Cette bière est bonne ! » à quoi le pasteur répondait infailliblement : « Cette bière est bien bonne ! » Le pasteur ayant laissé transpirer quelque chose de cette affaire ténébreuse, toutes les villes voisines furent saisies d'épouvante et de terreur. Une dispute ayant eu lieu dans un bai chez le colonel, on cria que les Français étaient arrivés ; les soldats se mirent sous les armes les bourgeois préparèrent une défense héroïque, et le lendemain le journal annonça que la patrie était sauvée. Le directeur de police, M. von Abfuhrungsmittel, instruit naturellement le dernier de ce noir complot, se mit aussitôt en campagne pour en découvrir les auteurs. Comme il lui fallait absolument un coupable, il le trouva dans un nommé Ixia Izequelpo, pauvre habitant de Manheim, qui ne parlait jamais à personne, mais restait absorbé dans les méditations philosophiques les plus profondes. La philosophie n'avait eu jusqu'à ce jour que le *subjectif* et l'*objectif*, il rêvait de lui donner le *conjectif*, qui devait englober en un seul tout le *subjectif* et l'*objectif*, et par là amener l'unité rêvée des fonctions de toute espèce et de tout genre, et aboutir à l'unité germanique. Le directeur de police l'interrogea avec une sagacité remarquable ; il lui prouva qu'il devait conspirer puisqu'il ne parlait à personne. « Mais, voyons, à quoi pensez-vous ? » lui demanda-t-il à la fin de l'interrogatoire. — Mais je pense à l'*objectif* et au *subjectif*, et je cherche à trouver le *conjectif*. — Comment le *conjectif* ? Mais c'est du nouveau, ça. Un Allemand se contente de ce qui existe. — C'est ce qu'il y a de malheureux. — Ne pourriez-vous pas définir votre *conjectif* ? — Je doute ; je ne suis pas encore tout à fait d'accord avec moi-même. — Réfléchissez ! je noterai en attendant. » Et le directeur de police inscrivit triomphalement sur le livre noir : « Ixia Izequelpo, suspect, très-suspect ; dangereux, très-dangereux. » Eh bien, demanda-t-il ensuite, avez-vous trouvé ? — Je réfléchis à la moralité de mon interrogatoire. — Et cette moralité ? — Si tu penses que la pensée est libre... Assez ! silence ! c'est un abominable socialiste dans le genre de ces détestables Français. En prison, ce libertin, qui vit dans la débauche de la pensée ! Pendant ce temps, les autorités s'émeuvent, un conseil de guerre a lieu, où la question est solennellement agitée. On se résout à tenir la Confédération en garde contre les dangers qui la menacent. On rédige une proclamation, que le télégraphe doit envoyer à Carlsruhe pour la faire imprimer ; mais le fil télégraphique semble lui-même être de la conspiration : il transmet la dépêche à Berlin, où elle cause aussitôt grand émoi. Les ministres s'assemblent, le corps diplomatique est convoqué, et on demande des explications au grand-duc de Bade. Celui-ci, qui ne se doutait pas de l'épouvantable danger qui le menaçait, envoie, sans plus tarder, le grand référendaire à Manheim pour instruire cette affaire. Le grand dignitaire a beau se plonger dans la lecture des volumineux dossiers, interroger Ixia, Teufelsfurz, Immerdust, Bierfasz, qui tous ont été mis en prison ; plus il avance dans l'instruction, moins il peut comprendre de quoi il s'agit. Après deux mois, désespérant d'arriver à une solution, il fait emballer le dossier sur une voiture à quatre chevaux et l'expédie à Carlsruhe. Le grand-duc, qui connaissait bien les Allemands, voua à l'oubli cette ténébreuse affaire et fit mettre ces volumineux rapports dans ses archives, pépinière d'intéressantes découvertes pour les érudits du xix^e siècle. Le mot de M. de Talleyrand : « Pas de zèle ! messieurs, pas de zèle ! » pourrait servir d'épigraphie à ce petit volume, qui cache de nombreuses vérités sous sa forme légère.

— **Bouton de Rose,** musique de Pradher, paroles de Mme la princesse Constance de Salm. L'auteur des paroles de cette romance avait, dit-on, à peine atteint sa quinzième année lorsque, vers 1785, elle publia ce frais et délicieux morceau. Il y avait environ dix ans qu'il circulait dans les salons lorsque Pradher, frappé de la fraîcheur de ces strophes, sub-